

sujets qui acceptent pour elles-mêmes toutes les conséquences et tous les sacrifices qu'elle impose.

Après les déchirements de la séparation et du départ, viennent les difficultés du voyage. Aujourd'hui, on vient de Montréal en soixante-deux heures ; on peut avoir à son service, pour le jour, des chars-palais, pour la nuit, des palais-dortoirs, et sans mettre pied à terre, on a des réfectoires où se trouvent et le confort et le luxe des installations les plus somptueuses ; cependant, j'ai entendu des jeunes gens se plaindre de la longueur et de la fatigue d'un pareil voyage. Que l'on se fasse une idée, si on le peut, de ce qu'était ce voyage lorsqu'il se faisait en canot d'écorce. Ce léger esquif avait à suivre les sinuosités des cours d'eau et à braver la fureur des grands lacs, soulevés par la tempête, et cela pendant deux longs mois, quand on n'avait d'autre hôtellerie qu'une tente plantée sur le rivage humide, qu'on était exposé tout le jour aux ardeurs du soleil, au souffle des vents, et livrés jour et nuit aux piqûres des insectes qui se trouvaient partout en grand nombre. Joignez à cela toutes les appréhensions de personnes timides, toutes les répugnances de personnes délicates, toutes les contraintes de la fatigue, une nourriture grossière et peu abondante et vous aurez une faible idée de ce que souffrirent les religieuses venant de Montréal à Saint-Boniface, il y a quarante-quatre ans.

Si vous voulez les connaître, laissez-moi vous dire qu'elles ont affronté et supporté toutes ces difficultés sans plaintes, sans murmures, sans regrets et sans désir de changer leur sort. Il ne faut pas nous étonner si Dieu, qui est saint dans ses œuvres, a eu pour agréable un pareil héroïsme, entrepris, soutenu et consommé pour la sanctification des âmes.

Le mode de voyager entre Montréal et Saint-Boniface est bien changé depuis quarante-quatre ans, mais on se tromperait beaucoup si l'on croyait que c'est le seul changement qui a eu lieu dans ce pays, et que les voyages en canot d'écorce ont été la seule épreuve, imposée aux sœurs qui travaillent ici. Pendant plus de trente ans, toutes celles qui sont venues ont dû faire des voyages extrêmement pénibles ; quand, par exemple, des sœurs ont été jusqu'à cinquante-deux jours pour venir de Saint-Paul ici, *en charrettes (Red River carts)*, il est facile de concevoir qu'elles ont eu beaucoup à souffrir ; puis la souffrance n'était pas exclusivement pour le temps des voyages ; cela se conçoit facilement ; nulle part le bien ne s'opère sans quelques difficultés, voire même, quand on a des ressources